

Première partie
LES ÉVÉNEMENTS DE LINZ
*Le mystérieux assassinat
de l'organiste de Wilhering*

CHAPITRE PREMIER
L'herbe rouge

Le fiacre s'arrêta le long d'une chaussée que chevaux et chiens avaient crottée sur toute la largeur. Au grincement de la portière succéda le bruit d'un fer de botte frappant le pavé inondé. Fouillant dans les poches de sa redingote ruisselante, Wilhelm Serrincz s'aïda du marchepied afin de remettre au cocher le solde du voyage. La voiture disparut dans un pâle brouillard que concurrençaient les fumeroles des cheminées environnantes. Pressé d'échapper aux ondées, le compositeur emprunta un passage étroit, protégé par les toits des mansardes alentour. Personne ne dira pourquoi il est des fautes et des manquements qui ne constituent pas des crimes du point de vue de la loi et qui, ce faisant, ne requièrent pas plus le verdict d'un juge, mais qui pourtant nous condamnent à perpétuité... C'était ce sentiment de culpabilité que ressentait Wilhelm quand il revenait à Linz... Le compositeur ne s'était pas rendu dans sa ville natale depuis ce que l'on appelait encore « les épidémies », cette terrible année 1830 qui avait vu le choléra ravager la région, emportant successivement son grand-oncle Joseph, puissance avunculaire de la fratrie Serrincz, et trois de ses cousins. En moins de trois semaines, toutes les lois humaines s'étaient effondrées... Dévoiement des comportements ; défaites des conventions morales et religieuses ; débâcle des lois et des règles civiles... « La peste asiatique » s'était ensuite propagée vers le sud de l'Europe, la France, l'Espagne, le Portugal... Et c'était bien dans ces tragiques circonstances que Wilhelm avait retrouvé la maladie à Paris, moins de deux ans plus tard, se figurant alors que la Mort le traquait. De fait, une relation dérangeante, quoique sensible et manifeste, liait le musicien au choléra... Qui sait ? Tous ces Linzois et ces entêtés de Danubiens redoutaient-ils qu'il amène la maladie sur les rives du grand fleuve ? Wilhelm ici devait s'attendre à tout...

Les rues de son enfance lui apparurent étrangement inchangées. Boutiques et habitations respiraient toujours cette laideur ordinaire, celle de ses premiers souvenirs. Ce quartier particulier de la périphérie de Linz se trouvait défiguré par les cheminées inégales de quelques manufactures. La fonte liquide sortait de ces forges et de ces fourneaux telles des vomissures brûlantes de la bouche d'un dragon... Usines de fer et menuiseries fournissaient en premier lieu les chantiers navals de la ville. Au loin s'élevaient les ossatures faméliques de quelques bâtiments, vraisemblablement des filatures vibrant au rythme abrutissant de ces nouvelles machines dont on prétendait qu'elles effectuaient des miracles. Linz entamait lentement sa mutation. On construisait ici ou là, on repavait les routes. Le plus impressionnant de ces chantiers était assurément celui de la future gare. Le chemin de fer, comme partout en Europe, tressait sa toile géante à raison de plusieurs centaines de kilomètres de voies par an. L'audacieux rail contournait les faubourgs pour s'immiscer jusqu'aux limites périurbaines de la cité, ces petites bourgades qui gravitaient autour de la capitale de l'*Oberösterreich*, le Land de Haute-Autriche.

Redoutant de s'égarer dans une ville qu'il ne connaissait plus, Wilhelm choisit de ne pas s'éloigner de ce serpent de fer qui partait vers les plaines. Il se surprit bientôt déambulant à travers une succession de rues étroites à la chaussée si mauvaise que le compositeur dut s'aider de sa canne à tête de corbeau. L'Autrichien reconnut la façade du petit immeuble familial. Il présuma que sa mère Heïda, sa tante Emma ainsi que sa sœur Katerina l'attendaient ici... Tirant avantage des lumières de la cour, Wilhelm jaugea le piteux reflet que lui rendirent les vitres. La longue redingote n'éclipsait pas une taille en dessous de la moyenne. Les cheveux trop grisonnants pour la quarantaine étaient en bataille. Les lèvres, censurées et sanguines, dissimulaient une dentition brisée. Elles fracturaient une face exagérément poudrée que modelait un grain de peau vérolé – une vile maladie contractée au début de l'adolescence qui avait presque privé le compositeur de sa jambe droite –. Les joues creuses achevaient de conférer au visage cette physionomie abrupte, comme taillée à la serpe. Sinon l'œil était noir et le sourcil soucieux. La canne qui soutenait le corps justifiait pour le compte l'appréhension qu'inspirait le personnage au

premier regard. La faute au pommeau du bâton, une épouvantable tête de corbeau croissant au bronze vert-de-gris qui effrayait nourrissons et jeunes filles...

Après s'être quelque peu recoiffé, Wilhelm réajusta son couvre-chef et emprunta l'escalier en colimaçon qui menait à l'ancien appartement de ses parents, au second étage. Sa mère n'habitait plus qu'une partie modeste de celui-ci. À la mort de son père en effet, le salon et la chambre avaient été séparés par la simple condamnation d'une entrée communicante. La chambre avait ensuite été vendue au carrossier de la rue afin de payer les dettes du vieux Serrincz.

Atteignant le palier du second, Wilhelm tapa à l'une des deux portes de l'étage. Elle s'entrouvrit sur un visage ridé de vieille. Un œil cyclopéen cilla dans les ténèbres :

— Qui est-ce ?

— C'est moi, Wilhelm..., fit-il.

La femme demeura plusieurs secondes, immobile, dans l'entrebâillement, après quoi elle retira la chevillette. Le battant s'ouvrit sur une pièce obscure qu'éclairaient quelques bougies à la flamme chancelante. La première femme que Serrincz reconnut fut sa tante, Emma. Elle se tenait à la droite du lit, près du corps sans vie de son frère, Johannes. Emma était restée la même malgré toutes ces années. Ses cheveux, coiffés à la façon d'autrefois, étaient maintenus par un petit chapeau. La robe de satin noir qu'elle revêtait luisait lugubrement dans cette luminosité ténue... Wilhelm se débarrassa de sa redingote. Il ne connaissait pas la femme âgée qui l'avait accueilli... Le compositeur présuma qu'il s'agissait d'une amie de sa mère ou peut-être d'une cousine éloignée. L'inconnue en tout cas partit occuper en silence la seule chaise libre de la chambre... Wilhelm s'approcha du lit... Johannes Serrincz était allongé sur un linceul blanc. Étonnamment, son cher frère ne reposait pas dans cette position que l'usage fait généralement adopter au défunt lors de la veillée, c'est-à-dire les deux mains jointes sur le nombril. Ici, les bras avaient été plaqués le long des hanches et placés sous une fine couverture qui s'arrêtait au niveau de la taille. Le cadavre était vêtu d'un sobre costume et d'une cravate rouge, conférant à la dépouille une sérénité intimidante. Les traits détendus du visage de Johannes exprimaient un apaisement égal, celui d'une âme enfin débarrassée du poids accablant du regret et de l'amertume... Wilhelm, gauche et fébrile, ne sut trop quels gestes accomplir face au corps... Les deux femmes lui jetèrent un regard embarrassé puis poursuivirent la veillée du défunt. Le compositeur baisa le front de Johannes sans parvenir à chasser de son esprit cette insupportable idée que ce n'était pas son frère, mais bien lui qui était étendu là, froid et mort...

La vieille contemplait la vierge à l'enfant qui surplombait le corps. Sa bouche susurrant des prières en latin tandis que ses doigts maigres manipulaient un chapelet de buis. Wilhelm entreprit de détailler la pièce, comme pour mieux s'imprégner du sentiment de malaise qu'elle suggérait. Les jambages d'une cheminée résolument prussienne couvaient un feu discret. Au mur, le papier à motifs s'était décollé sous l'effet de l'air humide du Danube. Le gros canapé dans lequel aimait s'asseoir son père jadis avait été poussé sur un côté de l'espace afin de dégager le passage. Wilhelm retrouvait l'exiguïté des lieux de son enfance. Il ne se souvenait plus de cette odeur de remugle, du rustique des meubles, de l'austérité froide de la porcelaine qui décorait chaque angle de la maison. Le compositeur se releva en titubant, victime de nausées... Il voulait s'en aller d'ici, quitter cette chambre sentant le bois mouillé, prendre congé de ces gens et de leur ombre sur les murs... Huit longs jours de voyages avaient achevé de déprimer Wilhelm si bien qu'à présent, il ne se sentait guère en meilleur état que ne l'était son frère...

Voilà plus d'une demi-année déjà que le compositeur se trouvait de l'autre côté du Rhin. Cologne d'abord où le violoniste et ami Berti Kaltzer s'était proposé de l'héberger jusqu'aux premiers frimas de l'automne 1840, puis Francfort et Bonn – deux souvenirs affreux, aucun éditeur de ces cités bourgeoises n'ayant voulu de ses compositions –. Le décès prématuré de son frère Johannes l'avait fait rejoindre l'Autriche en toute hâte... Arrivé à Linz, Wilhelm s'était aussitôt enquis des conditions de son décès. Johannes Serrincz était mort des suites d'une chute de cheval à la tombée de la nuit sur la route de Wilhering. Son aîné était vraisemblablement décédé sur le coup... Sa monture avait été retrouvée plus loin, dans le fossé. L'accident était imputé au mauvais état de la voie qui, par temps de pluie, cachait trous et nids de poule...

Puis un article était paru dans un quotidien de Linz, jetant le trouble sur les conditions réelles de la mort de Johannes... Les préparatifs des obsèques s'étaient déroulés dans cette atmosphère délétère, presque défendue, mêlant rumeurs, fantasmes, et fausses nouvelles... Était-ce la raison pour laquelle tout s'était passé très vite ensuite ? Les actions en tout cas destinées à réparer la dépouille très abîmée

de son frère en vue de la veillée avaient été menées dans la plus grande urgence. Ces dames d'ailleurs s'étonnaient que les pompes funèbres soient parvenues à restituer, sur ces entrefaites, un défunt présentable. Il était question d'un cataplasme fort onéreux ramené de Mayence qui retardait les déclinis du trépas. La carcasse martyre de son frère avait également été complétée de deux ou trois prothèses, dernières étrangetés de l'ingénierie britannique.

Le bruit de talons frappant les marches de l'escalier précéda de peu trois coups secs au battant. La vieille se leva à nouveau pour aller ouvrir. Le courant d'air qui s'en suivit emporta la pièce de laine qui recouvrait Johannes. Une fausse main rebondit sur le plancher, puis une prothèse d'avant-bras. En découvrant le côté droit de son frère sous le blême éclairage, Wilhelm sut instantanément qu'il n'allait pas se débarrasser facilement du souvenir de ce bras droit, noir et cyanosé, qui ne s'achevait ni par une main ni même par un poignet, mais par un os à nu au cartilage dégénéré... Quelle diablerie s'était-elle produite là-bas, sur cette maudite route, et de quel fêlé sortilège Johannes avait-il été la proie ?

Les silhouettes de deux nouvelles femmes en pèlerine apparurent au pas de la porte. L'eau coulait abondamment du fichu qui protégeait leurs cheveux, signifiant que le mauvais temps s'aggravait.

— Entrez... Ne restez pas là, fit la vieille.

Wilhelm reconnut sa mère, Heïda, ainsi que sa sœur, Katerina... Une fois débarrassées de leurs vêtements trempés, les deux femmes marchèrent lentement vers le lit... Katerina partit occuper le fauteuil de sa tante, le temps d'un bref, mais intense recueillement. Ses doigts blêmes caressèrent délicatement les cheveux du mort, réajustant parfois les replis de sa cravate. Wilhelm, resté jusqu'ici dans la pénombre, poussa le battant de la porte laissé ouvert. C'est alors seulement que sa mère et sa sœur remarquèrent sa présence... Le compositeur se découvrit. Heïda et Katerina le considérèrent d'un regard glacial... Ces yeux-là ne lui reprochaient pas tant ses manquements et sa très longue absence que ses égarements dans le beau monde. Dieu sait quels boniments et horreurs ces bonnes dames de Linz avaient appris sur lui dans ces journaux à scandales, sur ce qu'il s'était soi-disant passé à Paris ou à Vienne !

Wilhelm, hésitant, effectua quelques pas vers les quatre femmes... Sa mère se signa en le regardant... Sa sœur se rassit, marquant, par cette simple attitude, tout le mépris qu'elle lui témoignait... Le compositeur considérait pourtant Katerina comme une seconde mère... À l'adolescence, cette harmonie s'était inexplicablement effritée. Ces malentendus au fil des années étaient devenus fêlures et rancune... L'instruction viennoise de Wilhelm demeurait probablement le plus prégnant de ces ressentiments, cet enseignement privilégié auquel ni sa sœur ni son frère n'avait eu droit. Aucun maître de musique cependant n'était parvenu à éclipser son père Andreas, organiste à l'abbaye de Wilhering, petite ville de deux mille âmes, à l'ouest de Linz. À l'instar de Johannes avant lui, Wilhelm lui devait une éducation musicale pleine de cœur et de passion. L'homme hélas, comme dans les contes tristes que proposaient les journaux, était mort trop tôt, un soir d'hiver 1815, après une nuit de beuverie...

C'était au début de cette année cruciale qu'un article annonçant l'organisation d'un concours était paru dans le journal local. Un *kapellmeister* était venu de Vienne afin de recruter quatre jeunes chanteurs et musiciens pour la chapelle de la Cour, le prestigieux Stadtkonvikt, le très élitiste collège d'État. Wilhelm ne se souvenait plus des détails de sa prestation le jour du concours... Sans doute s'était-il essayé à une pièce complexe de Mozart... Seule l'image de ce père tremblant de peur dans son gilet lui revenait, celle aussi de la mine ébahie de ses juges après qu'il eut joué... Le maître de chapelle Eyler s'était exclamé « chapeau bas ! », le maître de chant Korner, « applaudissements ! ». Après le concours, deux altos et un soprano s'étaient vu remettre le précieux sésame. La candidature de son frère Johannes, quant à elle, pourtant bien meilleure et inspirée que la sienne, avait été refusée... « Fort bon ! Mais trop âgé ! » s'était moqué Eyler, cruel. Wilhelm avait été le seul musicien intégré issu du peuple cette année-là, bénéficiant de ce courant de pensée révolutionnaire en provenance de France et dont le bonapartisme avait été le sabre. Ces nouvelles idées s'étaient propagées dans toute l'Europe, contraignant l'empereur d'Autriche à ouvrir les portes de ses académies aux simples citoyens. Après le décès du vieux Serrincz, Johannes s'était fait un devoir de lui succéder au poste d'organiste. C'était bien à Wilhering que son frère avait fini sa vie, au grand orgue de l'abbaye, entouré de quelques fidèles. Depuis cette époque, Wilhelm ne s'était jamais débarrassé du sentiment coupable d'avoir en quelque sorte pris la place de Johannes au collège d'État.

Les employés des pompes funèbres firent leur entrée, tête nue, pour la mise en bière. Les femmes éteignirent un à un les cierges puis réajustèrent leur jupe par de petits gestes nerveux. La dépouille devait

être acheminée jusqu'à l'église du quartier, à quelques rues de là... Wilhelm descendit l'escalier en s'aidant de sa canne. Il pleuvait abondamment dehors. Quelques femmes âgées de ces blocs, de très anciennes connaissances de sa mère, patientaient sous de tristes parapluies à l'armature déficiente. Un grand et beau jeune homme élégamment habillé de noir se tenait à l'écart du groupe, le visage très sombre sous un chapeau de feutre. Il se présenta sous le nom de Thomas Müller.

— Vous êtes Wilhelm ?

Après que ce dernier eut acquiescé, le témoin se décrivit comme un ami fidèle de son frère Johannes, en qualité de second organiste de l'abbaye de Wilhering :

— Il faut que nous parlions...

— Fort bien... Mais de quoi ?...

— Je... J'ai des révélations à vous soumettre..., fit Müller. Passez me voir à l'abbaye, demain, après l'office du matin...

Le rendez-vous pris, l'élégant ne s'éternisa pas et fila par la première ruelle... Le cortège prit lentement la direction de la paroisse. Le corbillard, une calèche noire à double capote qui campait devant l'immeuble, redémarrà vide, la famille ayant décidé de porter le cercueil à dos d'hommes jusqu'au reposoir. La dépouille fut placée sur l'autel dressé pour l'occasion. Une assemblée détremée et trop peu nombreuse partit occuper les rangées de bancs. Le curé, un homme de petite taille qui officiait déjà au temps de son père, prit position derrière le maître-autel. Son oraison commença par un court résumé de la vie du défunt. Elle se poursuivit par la mise en exergue de ses qualités de cœur. Wilhelm identifia bien son frère à travers ces louanges. Il vivait encore avec le souvenir des premières années passées sous sa bienveillance. Après les épidémies, Wilhelm s'était éloigné de Linz bien trop prestement, pressé par ses affaires à Paris. Johannes avait imploré plusieurs fois son retour durant les dernières années... En vain... Wilhelm, lointain et négligent, empêtré aussi dans d'interminables polémiques parisiennes, n'avait répondu à aucune de ses lettres, perpétrant par cette dérobade son ultime manquement, le plus lâche, le plus impardonnable aussi.

La vieille, Heïda, sa sœur Katerina et sa tante Emma communièrent... Elles prièrent quelque temps près du catafalque puis garnirent de cierges les candélabres des ailes. Lorsqu'enfin le moment vint de rallier le cimetière, on chargea le cercueil à bord du corbillard. Le petit groupe se positionna derrière le véhicule puis se mit en route, d'un pas très lent. Après trente longues minutes de marche sous une pluie battante, Wilhelm distingua quelques croix au sommet d'une colline. L'herbe, de ce côté du cimetière, était grasse et rousse. Des touffes éparses de chèvrefeuille séparaient chaque stèle, quelques chardons également à la fleur malade. Tout autour, alchémilles et ballotes trahissaient l'abandon du lieu. Les alentours étaient plus monotones encore, constitués de terrains vagues et de mansardes laissés à l'état de ruine. Le cortège funéraire fit halte au pied d'une lugubre crypte. Le groupe suivit un petit chemin de pierre qui serpentait laborieusement à travers les tombes. Prenant appui sur sa canne, Wilhelm attendit en présence des autres, autour d'un trou boueux... La mise en terre débuta aussitôt, brusquée par le mauvais temps. Un lichen noir et mort parsemait la parcelle de la future tombe. Cette fine couche de mousse céda sous les semelles, trahissant la multitude d'insectes affamés qui frétilaient dans le sol inondé. La bière sobre qui abritait le corps de son frère fut recouverte de cette terre vorace, gorgée d'eau. La cérémonie terminée, les endeuillés se dispersèrent rapidement à travers le dédale des mausolées. Wilhelm rechercha sa mère et sa sœur au milieu du brouillard humide dans l'intention de leur parler, une phrase, un simple mot de ces aveux secrets que le remords lui intimait de révéler... Ses appels n'obtinrent pour seule réponse que le souffle sourd du vent battant contre les tombes...

À ce moment résonna dans la brumasse comme un air bizarre et dissonant, blessant à l'oreille, semblable à un tintement de cloche. Le glas provenait des hauteurs du cimetière. Il n'y avait pourtant rien là-haut, ni chapelle ni monument funéraire, juste trois ou quatre croix obliques et vermoulues... L'espace d'un instant, Wilhelm crut distinguer un homme immobile en couvre-chef à trois pointes et manteau-cape noir au sommet de la butte. L'Autrichien présuma qu'on enterrait quelqu'un d'autre plus haut. « La Mort jamais ne chôme », se dit-il. Errant seul à travers les stèles, le compositeur repéra un terrain à l'écart, semblable à un grand brûlis. C'était ici, en contrebas, qu'étaient enterrés les quarante-huit enfants que le choléra avait emportés au cours de la funeste année 1830... Une seule et unique croix marquait l'emplacement de la fosse qui avait été creusée à la hâte pour accueillir les corps des petites victimes. Les mères disaient ici que leur sang donnait à la végétation de ce carré de cimetière cette teinte

rouge-carmin... Wilhelm marcha en titubant parmi les petites tombes puis vomit son repas dans les
floraisons rouges.